

22 mai 2013, Imaginaires et mémoires de l'esclavage : Césaire, les afro-descendants et les Africains du continent face à l'esclavage. Colloque du CRTF – Université de Cergy-Pontoise, organisé par Marie Fremin et Cyrille François pour la Commémoration de l'abolition de l'esclavage en lien avec le centenaire de la naissance d' Aimé Césaire

Christiane CHAULET CHOUR

Léonora Miano et Césaire : Subsahariens, Afrodescendants, Afropéens

Coup sur coup, en 2012, aux éditions de l'Arche, Léonora Miano nous gratifie de deux recueils de textes, l'un du côté du théâtre, *Ecrits pour la parole*, dans la collection « Scène ouverte », l'autre du côté de l'essai, *Habiter la frontière*, recueil de six conférences dont cinq ont été données aux USA et une en France. Ces deux recueils, et particulièrement le second, m'ont sollicitée car il touche à plusieurs questions qui me semblent rencontrer les préoccupations et prises de position qui furent celles d'A. Césaire en les continuant dans le temps qui est le nôtre et ouvrir de nouvelles voies à la réflexion sur l'Histoire de l'esclavage et de la traite négrière entre l'Afrique et les Amériques et la place des Noirs dans le monde.

Lorsqu'il prononce son *Discours sur la Négritude* à l'université de Miami en 1987, Césaire affirme que la « communauté » des Noirs existe bel et bien et qu'elle est porteuse de valeurs civilisationnelles :

« Oui, nous constituons bien une communauté, mais une communauté d'un type bien particulier, reconnaissable à ceci qu'elle est, qu'elle a été, en tout cas qu'elle s'est constituée en communauté : d'abord une communauté d'oppression subie, une communauté d'exclusion imposée, une communauté de discrimination profonde. Bien entendu, et c'est à son honneur, en communauté aussi de résistance continue, de lutte opiniâtre pour la liberté et d'indomptable espérance. »

Et il poursuit :

« Je crois à la vertu plasmatrice des expériences séculaires accumulées et du vécu véhiculé par les cultures.

Singulièrement, et soit dit en passant, je n'ai jamais pu me faire à l'idée que les milliers d'hommes africains que la traite négrière transporta jadis aux Amériques ont pu n'avoir eu d'importance que celle que pouvait mesurer leur seule force animale – une force animale analogue et pas forcément supérieure à celle du cheval ou du bœuf – et qu'ils n'ont pas fécondé d'un certain nombre de valeurs essentielles, les civilisations naissantes dont ces sociétés nouvelles étaient en puissance les porteuses¹. »

On constate, dans cette déclaration césairienne que les « valeurs » civilisationnelles ne sont pas uniquement celles des Africains du continent « non traités » mais de cette

¹ Aimé Césaire, « Le discours sur la négritude » prononcé le jeudi 26 février 1987 lors de la Conférence Hémisphérique organisée par l'Université Internationale de Floride à Miami. Dans Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme suivi du Discours sur la Négritude*, Présence Africaine, 2004, pp. 77-92. Citations p. 81 et 83.

communauté noire dans toutes ses déclinaisons et de celles qui se sont réinventées dans l'enfer, après la traversée.

C'est sur le mode théâtral, dans la partie « In-tranquilles », que Léonora Miano fait un sort au mot « communauté » en un discours qu'un personnage tient à la seconde personne interpellant lecteurs et auditeurs. La mise en exergue d'une citation de Barack Obama prise à son ouvrage, *Les rêves de mon père*, établit aussi le lien entre le continent africain, les Afro-américains et la communauté re-crée : « ... Si nous préférons rester entre nous, c'était surtout parce que c'était le meilleur moyen d'arrêter d'y penser [au problème racial] que c'était plus facile que de passer notre temps en colère ou à essayer de deviner ce que les Blancs pensaient de nous. »

Le personnage revient sur sa communauté pour constater qu'on lui reproche son existence qui contredit l'idéal républicain – le lecteur sait alors qu'il est en France et non aux USA –, qui ne reconnaît pas « ces masses de gens qui prétendent avoir quelque chose de spécifique en commun, parce que ce qui est spécifique nuit à tout le reste dès lors qu'un groupe le revendique, que tout ça devrait rester bien au chaud dans la sphère intime². »

Dans l'espace privé, chacun fait ce qu'il veut mais il est malséant que ces particularités débordent dans l'espace public qui est l'espace de tous et de chacun. Cette peur de la différence est niée ce qui permet de nier la disparité des identités. Dans le passé, cette conception a tout de même permis d'envoyer dans les camps et les chambres à gaz ceux qui, pourtant, adhéraient à l'idéal républicain et n'avaient « aucun signe particulier de leur altérité, tu te demandes comment ils pourraient te reconnaître, toi, comme l'un des leurs, s'ils ont pu faire ça à des semblables tellement immédiats³. »

La seule façon de nier la diversité, de nier une quelconque « communauté » entre ces « Noirs de France [...] d'origines trop diverses » est de nier tout ce que Césaire affirmait dans sa définition de la communauté. Cette négation est en contradiction avec toutes les questions qui « te » sont posées sur « ton » histoire, sur le fait que tu sois « dépositaire d'une culture étrangère, nécessairement distante de la leur ». « Tu » restes, pour eux, la ou le « franco quelque chose » avec tout ce que cela comporte de discriminations. On te la rappelle tellement ton origine que ton métissage s'efface au profit de ton seul sang noir alors que tout ce que tu voulais, c'était vivre tranquillement, humainement, dans ce pays ici, le seul que tu connaisses. Pourquoi ta communauté effraie-t-elle tant ? Et pourquoi, cette communauté même, si on

² Léonora Miano, *Ecrits pour la parole*, op. cit., « Communauté », pp. 29-38. C'est le texte le plus long du recueil.

³ Léonora Miano, *Ecrits pour la parole*, op. cit., p. 30.

l'interpelle de l'intérieur, ne soutient-elle pas celui qui veut s'en sortir, le regardant se noyer les bras croisés mais exigeant de partager les bénéfices s'il conquiert la moindre place ou s'il affiche la moindre réussite ? :

« La communauté attend son Oprah Winfrey, son Barack Obama, son Spike Lee, son Denzel Washington, comme si les étoiles devaient s'engendrer toutes seules, jaillir du néant pour dispenser gentiment leur lumière à ceux pour qui la carence en estime de soi est la seule véritable limite⁴. »

Reprenant une nouvelle fois le leitmotiv qui structure ce monologue rageur et ironique, « Tout le monde en parle, de la communauté, de ta communauté, et toi aussi... », le personnage affirme le désir contradictoire : se passer de la communauté et ne pouvoir vivre sans elle. Mais alors l'accusation de « communautarisme » arrive vite alors que « l'entre soi des autres » n'est jamais qualifié de communautariste⁵ ! En constante observation, en constant examen, ta colère peut alors éclater et l'autre n'y comprend rien. Toi tu sais, « trop de froides désillusions, trop de fragilité, trop d'*in-tranquillité*, trop d'impossibilité de rejoindre l'autre »... tu deviens alors « une figure de la colère inopérante⁶ » et tu rejoins « ta » communauté car ce n'est qu'en son sein « que tu peux pousser le cri que tu réprimes le reste du temps » alors que les autres, à force de te dire « *Black* » t'ont réduit à une couleur, oubliant l'individu.

De l'aîné pionnier à la nouvelle écrivaine, l'un né en 1913, l'autre en 1973, on voit que c'est une réflexion commune où, paradoxalement – mais peut-être n'est-ce pas si paradoxal – c'est l'Afro-descendant qui a plus de réponse que la Subsaharienne ou l'Afropéenne qui ne sait plus à quel espace elle appartient.

L'un affirme dans *Moi, laminaire*, ce qui le constitue :

« J'habite une blessure sacrée
j'habite des ancêtres imaginaires
j'habite un vouloir obscur
j'habite un long silence
j'habite une soif irrémédiable
j'habite un voyage de mille ans
j'habite une guerre de trois cents ans
j'habite un culte désaffecté
[...]
Je m'accommode de mon mieux de cet avatar
d'une version du paradis absurdemment raté
– C'est bien pire qu'un enfer –
j'habite de temps en temps une de mes plaies
chaque minute je change d'appartement

⁴ Léonora Miano, *Ecrits pour la parole*, op. cit., p. 34.

⁵ Léonora Miano, *Ecrits pour la parole*, op. cit., p. 34.

⁶ Léonora Miano, *Ecrits pour la parole*, op. cit., p. 37.

et toute paix m'effraie [...]»⁷ »

Et l'autre dans « Afropea »

« J'habite un terroir intérieur un espace sans limites trois langues l'écho de quatre cultures J'habite des ancêtres multiples une parole Centrale parce que périphérique porte mes cicatrices avec élégance ne revendique pas affirme dis tranquillement Je suis Ne cherche pas ma place la crée la tienne aussi Je suis⁸. »

Ou en écho, dans « Habiter la frontière », Léonora Miano affirme :

« Depuis que je les ai découverts à l'adolescence, ce sont les écrivains de l'Amérique noire et de la Caraïbe qui m'ont le plus touchée. Pas seulement parce que je me sentais concernée par les sujets qu'ils abordaient, mais également parce que je reconnaissais, dans leur sensibilité, quelque chose de ma *multi appartenance*. [...] Il me semble connaître la faille dont ils ont jailli. Il me semble avoir le cœur strié de la même fêlure. Il me semble parvenir parfois, à créer comme ils le font, de la beauté avec de la boue. Car ces identités frontalières sont nées de la douleur. Elles sont nées de l'arrachement, du viol, de la détestation de soi-même. Elles ont dû traverser ces ombres pour inventer un ancrage sur des sables mouvants, et s'imposer, non pas contre mais parmi les autres. Elles habitent, au fond, un espace cicatriciel. La cicatrice n'est pas la plaie. Elle est la nouvelle ligne de vie qui s'est créée par-dessus. Elle est le champ des possibles les plus insoupçonnés⁹. »

Lorsqu'on lit Léonora Miano, on entend très souvent une voix antérieure, celle de Césaire. On n'est donc pas étonné qu'elle rappelle dans « Ecrire le blues », la place première qu'eut dans son changement de cap en tant que lectrice puis d'écrivaine, la lecture du *Cahier d'un retour au pays natal*, découvert en classe de quatrième¹⁰ : « Ce texte m'avait ébranlée comme rien auparavant » et elle ne comprend pas pourquoi son père qui le connaissait si bien ne lui en avait jamais parlé. Ainsi commence une voie à suivre dans les questions sur la traite négrière, sur le devenir des déportés. *La prochaine fois, le feu* de James Baldwin vient compléter cette première découverte. Alors, elle se nourrit de ces auteurs afro-descendants, de la Caraïbe ou des Etats-Unis : « en dehors des lectures imposées à l'école, qui faisait la part belle aux auteurs africains, je n'ai pratiquement rien lu d'autre durant de longues années.¹¹ »

Comme Césaire s'interrogeant tout au long de son œuvre sur le pays qu'il a fallu habiter et adopter sans jamais oublier la source essentielle, l'Afrique, masquée dans son île natale à son époque, Léonora Miano va faire sienne cette interrogation pour les Subsahariens dont elle est qui doivent, pour se définir, s'abreuver à la parole des Afrodescendants : « je suis bel et

⁷ « Calendrier lagunaire », dans *Moi, laminaire*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 11.

⁸ Léonora Miano, *Ecrits pour la parole*, op. cit., p. 28.

⁹ Léonora Miano, *Habiter la frontière*, op. cit., p. 30.

¹⁰ Léonora Miano, *Habiter la frontière*, op. cit., p. 12.

¹¹ Léonora Miano, *Habiter la frontière*, op. cit., p. 14.

bien devenue noire en plongeant dans les textes des auteurs afrodescendants¹². » Il serait aisé mais beaucoup trop long d'en faire la démonstration dans ces textes de fiction, éclairage d'ailleurs qu'elle donne elle-même dans son site¹³ pour conduire son lecteur dans la découverte de ses romans.

Elle définit son appartenance à la communauté « noire » par l'Histoire, ce qui ne l'enferme pas mais, au contraire, lui ouvre de nombreux horizons qui lui permettent d'explorer ce qui n'était pas inscrit dans son origine : car le jazz lui a appris que « la source n'est pas la destination¹⁴. » Célébrer toutes les cultures possibles, celles du monde noir en particulier, sans jamais perdre de vue le « fonds humain universel » et s'inventer sans se perdre ni oublier le passé.

Ses objectifs vont dans ce sens : faire connaître ces cultures et ces littératures en France : c'est l'objet de la conférence, « Passés sous silence : les enfants cachés de Marianne » et mettre à l'honneur, par les éclairages apportés, les Afrodescendants partout où ils se sont installés : « ces groupes humains afrodescendants restent travaillés par une empreinte subsharienne qui, si elle peut s'exprimer de façon différente en fonction du lieu et de la culture qui les a dominés, demeure un élément fondamental¹⁵. » Le constat est fait du mal qu'a la France à prendre en compte ses Afrodescendants.

Si Césaire a eu son écriture irriguée par le rapport des Antilles à l'Afrique, Léonora Miano fait le chemin inverse mais dans le même esprit : « Depuis mon tout premier ouvrage paru, la question du lien entre l'Afrique et les Afrodescendants irrigue ma production littéraire¹⁶. » Elle pense, à juste titre, tracer une voie originale car peu de Subsahariens se sont vraiment intéressés à l'expérience particulière des Antillais. On peut penser à ce que l'on sait de Senghor et Césaire où il semble que ce soit toujours Césaire qui ait été avide de la source africaine et que l'inverse – s'enrichir de l'expérience extraordinaire des déportés africains – n'ait pas été dans les perspectives senghoriennes. D'où aujourd'hui une querelle de mots qui n'est pas vaine car le qualifiant que l'on adopte est le signe de l'Histoire qu'on visite et de la revendication qu'on fait sienne : Subsahariens, Afrodescendants, Afro-Caribéens, personnes d'ascendance africaine, Noirs de France, Afropéens. Finalement « le mal d'Afrique » des Caribéens – qui traduit leur reconnaissance ou leur rejet de leur part africaine – aurait comme répondant, si l'on suit l'écrivaine, un « mal de la traite » des Afrodescendants qui sont jugés

¹² Léonora Miano, *Habiter la frontière*, op. cit., p. 15.

¹³ www.leonoramiano.com

¹⁴ Léonora Miano, *Habiter la frontière*, op. cit., p. 17.

¹⁵ Léonora Miano, *Habiter la frontière*, op. cit., p. 119.

¹⁶ Léonora Miano, *Habiter la frontière*, op. cit., p. 120.

comme les « négriers » de leurs frères. Ce contentieux historique aussi doit être affronté¹⁷ en cernant bien la part de la collaboration des Subsahariens au trafic négrier dont on amplifie la proportion comme pour laver l'Europe de sa seule responsabilité alors qu'ils n'étaient pas une majorité. On oublie alors tous les Subsahariens qui sont restés amputés de membres de leur famille et qui ont dû aussi reconstruire une vie sur le continent. On oublie ceux qui se sont révoltés : comment ne pas penser à la belle nouvelle de Sembène Ousmane, « Voltaïque » publiée en 1962 ?

Ainsi le travail que se fixe Leonora Miano est de cerner tous ces non-dits sans œillères ni langue de bois. Il faut que l'Afrique d'aujourd'hui produise « une parole forte » sur ces questions pour penser/panser les plaies du passé :

« Les Subsahariens d'antan seraient donc, tous tant qu'ils étaient, restés insensibles à l'arrachement des leurs. Or, si on veut bien avoir, comme moi, la faiblesse de songer que les Subsahariens d'hier étaient des êtres humains, il est tout simplement impossible que nul n'ait éprouvé la moindre peine. Cependant, tout se passe comme si seuls les déportés avaient souffert, comme si, brutalement humanisés par l'ignominie qui les avait frappés, eux seuls avaient pu être irrémédiablement blessés par cette tragédie. C'est cette conception fautive mais savamment répandue depuis longtemps, qui provoque l'amertume des Français noirs de la Caraïbe vis-à-vis de l'Afrique. C'est cette conception fautive qui suscite l'embarras et même la honte chez les Subsahariens, ce qui rend difficile la prise en compte par eux de cette partie essentielle de leur histoire. Imaginez qu'en France, on n'ait pas parlé de la résistance à l'occupation nazie, mais uniquement de la collaboration¹⁸. »

Léonora Miano s'élève avec force contre cette assertion très répandue que les Africains auraient vendu leurs frères. Seule la lumière sur toutes ces semi-vérités ou demi-mensonges peut permettre aux Afro-descendants, aux Subsahariens et aux Afropéens de sortir d'une représentation « tenue à distance, figée dans une altérité négative¹⁹ » et d'habiter leur être et leur Histoire.

Lorsqu'on mesure le temps écoulé entre l'aîné, Césaire, et la benjamine, L. Miano, on voit bien les convergences – et donc la difficile progression de la « question noire » –, et les différences : une génération militante et solidaire œuvrant contre la main mise coloniale et l'assimilation au mépris des cultures autres, relayée par des individus qui observent le réel d'aujourd'hui et font le bilan de soixante années d'histoire. En 1987, Césaire affirmait :

« si j'accepte et avec reconnaissance cet hommage, c'est surtout parce que j'ai pensé que cet hommage me dépassait, et qu'à travers moi, ceux qui étaient honorés, c'étaient des amis divers, des compagnons de lutte, un pays caribéen aussi, plus encore, peut-être, toute une école de pensée militante, toute une école d'écrivains, de poètes, d'essayistes qui, pendant plus de quarante ans, ont pris pour thème de leur obsession une réflexion sur le sort de l'homme noir dans le monde moderne²⁰. »

¹⁷ Léonora Miano, *Habiter la frontière*, op. cit., p. 117 et sq., « Afrodescendants en France : représentations et projections ».

¹⁸ Léonora Miano, *Habiter la frontière*, op. cit., p. 124.

¹⁹ Léonora Miano, *Habiter la frontière*, op. cit., p. 127. Elle s'en prend, référence à l'appui aussi bien au rejet brut d'un Eric Zemmour qu'au rejet paternaliste d'un Hugues Lagrange : « le mépris n'a fait que changer de vocabulaire » (p. 128).

²⁰ Aimé Césaire, *Discours sur la Négritude*, op. cit., p. 80.

Il n'y a plus aujourd'hui « toute une école de pensée militante » mais des individus qui œuvrent, singulièrement, dans le meilleur de ce que fut la Négritude comme reconnaissance historique d'une partie de l'humanité. Jamais Léonora Miano n'emploie le mot de « Négritude », sans doute aujourd'hui désuet ; toutefois, elle pourrait faire sienne cette définition que propose Césaire en 1987 :

« La Négritude n'est pas une métaphysique.

La Négritude n'est pas une prétentieuse conception de l'univers.

C'est une manière de vivre l'histoire dans l'histoire : l'histoire d'une communauté dont l'expérience apparaît, à vrai dire, singulière avec ses déportations de populations, ses transferts d'hommes d'un continent à l'autre, les souvenirs de croyances lointaines, ses débris de cultures assassinées.

Comment ne pas croire que tout cela qui a sa cohérence constitue un patrimoine ?

En faut-il davantage pour fonder une identité ?

Les chromosomes m'importent peu. Mais je crois aux archétypes.

Je crois à la valeur de tout ce qui est enfoui dans la mémoire collective de nos peuples et même dans l'inconscient collectif.

[...]

C'est dire que la Négritude au premier degré peut se définir d'abord comme prise de conscience de la différence, comme mémoire, comme fidélité et comme solidarité²¹. »

Dans cette exploration du « patrimoine », Léonora Miano inverse clairement le vecteur de l'influence en affirmant et en fictionnalisant la nécessité pour les Subsahariens et Afropéens de s'enrichir de l'expérience inouïe des Afro-descendants. Ou plutôt, elle demande une réciprocité, la nécessité même de ces échanges dans l'expérience de l'esclavage et de la traite à faire siens entre Subsahariens, Afrodescendants et Afropéens, pour les offrir au monde comme expérience humaine, récusant la race pour la race, essentialiste, au profit du territoire et de l'Histoire pour entrer en pleine égalité dans les voies humaines de la libération et de l'égalité.

²¹ A. Césaire, *Discours sur la Négritude*, op. cit., pp. 79 à 81.